

EL-HUSSEINI, Nassib Samir. *L'Occident imaginaire, la vision de l'Autre dans la conscience politique arabe*. Québec, Presses de l'Université du Québec, Coll. « L'âge de la démocratie », 1998, 240 p.

Djamila Chikhi

Volume 30, numéro 4, 1999

Les relations internationales des régions en Europe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/704119ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/704119ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chikhi, D. (1999). Compte rendu de [EL-HUSSEINI, Nassib Samir. *L'Occident imaginaire, la vision de l'Autre dans la conscience politique arabe*. Québec, Presses de l'Université du Québec, Coll. « L'âge de la démocratie », 1998, 240 p.] *Études internationales*, 30(4), 867–871. <https://doi.org/10.7202/704119ar>

de l'Organisation des États Américains (Organization of American States, ou OAS) en 1962, les importations et les exportations de marchandises et de capitaux entre les deux pays furent mises hors-la-loi dès 1964, suivi en cela par l'OAS.

– De 1971 à 1980, le gouvernement américain accepte progressivement de desserrer l'embargo, comme une tentative encore fragile de réconciliation. Il accepte notamment, sans réagir par des mesures de rétorsion, la levée de l'embargo de l'OAS et l'acceptation du commerce des filiales américaines du tiers monde avec Cuba. En 1977, le président Carter leva même certaines restrictions de voyage en faveur des touristes américains.

– De 1981 à 1989, l'embargo bilatéral est systématiquement et progressivement renforcé. Ce refroidissement des relations bilatérales fut engagé dès son arrivée au pouvoir par Ronald Reagan, et à la fin de l'ère Bush l'embargo était aussi fort qu'en 1970.

– Enfin, de 1989 à 1996, à l'effort américain de globalisation de l'embargo s'oppose, dans les milieux internationaux, un sentiment de plus en plus répandu de rejet de ces mesures contre l'économie cubaine. L'Organisation des Nations Unies va même jusqu'à condamner cet embargo en 1992 et les fameuses lois *Cuban Democracy Act* et *Helms-Burton Bill*, qui fondent l'action de « guerre économique » contre Cuba sont fortement contestées par la communauté internationale et même nationale (notamment par les entreprises).

L'ouvrage de Donna Rich Kaplowitz est complet, facile à lire, rigoureux sur les dates et l'enchaînement des

événements. Il constitue un passage obligé pour comprendre les évolutions des rapports conflictuels entre Cuba et les États-Unis. Certes, on peut lui reprocher de ne pas avoir présenté d'analyses économiques et sociales pour mettre clairement en évidence l'incidence réelle du seul embargo américain sur l'économie cubaine ; en se limitant à présenter les chiffres bruts et à insister sur les seules relations entre les deux États, le livre donne l'impression que tous les malheurs de Cuba proviennent de cette même et seule cause. Cependant, cette critique n'affecte pas l'intérêt d'un livre passionnant, dont la lecture sera chaudement recommandée à tous ceux qui s'intéressent aux causes et conséquences des embargos, et plus généralement aux sanctions économiques.

Jacques FONTANEL

Faculté de droit
Université de Grenoble, France

MOYEN-ORIENT

L'Occident imaginaire, la vision de l'Autre dans la conscience politique arabe.

EL-HUSSEINI, Nassib Samir. *Québec, Presses de l'Université du Québec, Coll. «L'âge de la démocratie», 1998, 240 p.*

Dès les premières lignes de son ouvrage, Nassib Samir El-Husseini nous emmène dans sa quête de l'Occident tel qu'il est perçu dans la conscience politique arabe. Cet Occident qu'il désigne dans son étude comme son fil d'Ariane, il ne commencera à le dérouler qu'après avoir pris le soin de nous exposer ses points de repères dans ce labyrinthe qu'est la conscience collective. Dans une démonstration plus que pertinente, l'auteur nous expose en

introduction les raisons qui l'amènent à réfuter certaines désignations de cette vision de l'Occident qu'il se propose de saisir. Il est urgent explique-t-il «d'éviter le piège d'utiliser la terminologie qui reflète l'hégémonie des uns sur les autres : tant que nous ne sommes pas conscients de l'ampleur et de la portée de la pénétration de l'Autre (-), nous ne réussirons jamais à engager avec lui un dialogue d'égal à égal». L'auteur explique que toute vision est d'abord issue de notre vécu personnel auquel se greffent des éléments fixes qui existent indépendamment de nous. Que l'on soit d'Alger, de Beyrouth ou de Sanaa, athée, chrétien ou musulman, on ne peut éluder l'impact des discours d'un Michel Aflaq, d'un Gamal Abdel Nasser ou des Frères musulmans, ou encore ignorer les implications de la Déclaration Belfour vécue comme une véritable trahison. Nous ne pouvons écarter d'un revers de main ces tendances lourdes de l'histoire et ces grands courants de pensée qui continuent à nourrir nos imaginaires et à façonner notre vision de l'Autre. Compte tenu de l'ampleur de la tâche, l'auteur se propose de rechercher les facteurs clés qui ont participé à cette représentation de l'Occident en les identifiant sur l'axe de l'histoire. Sa matière sera le discours. Le discours mythologique, religieux, idéologique, politique, intellectuel, littéraire, artistique – bref tout ce qui peut se révéler comme un indice dans la construction de notre Occident

Un premier chapitre sera donc consacré à l'Occident mythologique qui bien avant l'apparition du concept «Occident» a eu des implications sur nos perceptions quotidiennes. Ces manifestations immuables dans la conscience collective (Rapt d'Ourba

par Zeus, les croisades, résistance de Gaza et de Tyr face à Alexandre le Grand), constituent autant de représentations symboliques récupérables à merci par le discours en fonction des nécessités politiques du moment. Par-delà la perpétuation des mythes et leur manipulation, il reste que le socle de la représentation de l'Autre demeure largement dépendant de la trajectoire historique qu'ont connue les rapports Occident/Orient. L'auteur tentera donc dans un second chapitre de saisir le moment historique où une prise de conscience du concept Occident se fait. Il examinera ainsi la série d'événements qui vont définitivement inscrire tant chez les élites que dans la conscience populaire l'image d'un Occident dont la montée en puissance n'a de pendant que la décadence de l'empire ottoman. De ce processus long de plus de trois siècles que l'auteur situe entre la bataille de Lépante (1571) et le traité de Sèvres (1920), on doit surtout retenir les multiples interactions avec les puissances européennes et la diffusion d'une modernité occidentale qui se fait plus forte. La priorité accordée par les Ottomans aux réformes militaires fera naître la première élite «occidentalisée» de la région. D'autres vestiges de cette interpénétration entre l'Orient et l'Occident tels que l'activité des missionnaires, la campagne égyptienne de Napoléon, l'occupation directe, ou encore les écrits des orientalistes sont passés en revue par l'auteur. Il y relèvera à chaque fois une dualité permanente de sentiments contradictoires et ambigus. Mais de ce long processus de frottement on retiendra surtout la «mise en place d'un thème central» qui va conditionner toute la perception arabe de l'Oc-

cident au ^{xx}e siècle et dont les origines remontent aux accord Sykes-Picot et à la Déclaration Belfour. Ce thème, que l'on peut aussi qualifier de fédérateur de par le consensus qu'il suscite chez les peuples arabes, est celui du complot. En effet les conditions de l'implantation du foyer juif puis la création de l'État d'Israël constituent l'agression la plus manifeste vécue depuis comme un véritable traumatisme. L'auteur montre donc comment la collusion entre l'Occident et l'État hébreux dans les consciences se fait plus nette au point d'amalgamer les deux, voire les trois, avec l'apparition des États-Unis comme acteur régional de premier plan et allié inconditionnel d'Israël. Ainsi donc notre Occident imaginaire variera dans sa composition au gré des retournements de l'histoire. Quant à sa perception actuelle, elle demeure véhiculée par le prisme israélien fonctionnant comme le fait remarquer l'auteur, dans les deux sens. Ceci ne fera qu'accentuer au sein des sociétés arabes l'amertume et les tendances contradictoires d'un rejet systématique de l'Occident, mais d'un autre côté une fascination inconditionnelle pour son avancée dans les domaines de la science, de l'éducation, des arts, etc.

De l'Occident idéalisé et/ou rejeté, l'auteur va surtout s'attacher à démontrer à partir d'une analyse minutieuse des discours d'intellectuels et d'hommes politiques les difficultés pour bon nombre d'entre eux, à concilier leur fascination pour un Occident qu'ils veulent modèle de modernité et l'acception populaire qui le perçoit surtout comme un agresseur permanent, «usurpateur des lumières de l'Andalousie». Ce malaise est

manifeste dans les œuvres d'un Al-Ttahtawi ou d'un Taha Houssayne. Par ailleurs, on retrouve chez d'autres intellectuels que la conscience populaire retient comme faisant partie des plus grands détracteurs de l'Occident certaines manifestations d'admiration voire d'idéalisation. L'exploration des discours religieux et laïques de figures marquantes telles que Mohammed Abdou, Khou-mayni ou encore Michel Aflaq permettent à l'auteur d'étayer sa démonstration sur l'inexistence d'un groupe monolithique tenant d'un discours unitaire sur le rejet. Certes, ce dernier existe bel et bien et les guerres du Golfe ou d'Israël en resteront incontestablement les thèmes sur lesquels se fondent les manifestations du rejet populaire arabe. Mais il est important de ne pas tomber dans la confusion vers laquelle nous porte la puissance des événements historiques et qui enferme notre perception des relations Occident/Orient dans un rapport de confrontation séculaire et continu. La réalité est une fois de plus tout autre et «par-delà l'idéalisation et le rejet, il nous faut donc parler de déchirement et de confusion», notamment dans le débat d'aujourd'hui. Ce débat, Nassib Samir El-Husseini tentera de nous en donner les principales tendances dans un cinquième chapitre à partir des réflexions d'intellectuels (Mahmoud Hussein, Edward Saïd, Abdallaha Laroui), de l'œuvre maîtresse d'un romancier (Al Ttayyeb Çale'h) et des conceptions d'un chanteur populaire (Marcel Khalifé). Moment clé de la lecture, ce chapitre constitue un véritable rendez-vous pour tous ceux qui entretiennent avec l'Autre une expérience personnelle. «La confusion des sentiments» version Al-Ttayyeb nous

révèle les risques de paralysie que provoque cette situation de schizophrénie culturelle dans laquelle est enfermé le personnage principal de son œuvre. D'où ce cri du cœur du romancier à exhorter les Arabes et notamment les jeunes générations à actionner une relation pragmatique avec l'Occident et à libérer «le présent du complot que tissent contre lui le passé et le futur». L'auteur nous livre dans ce chapitre une grande diversité de réflexions qui nourrit le débat contemporain entre les intellectuels arabes sur ce «couple infernal» Occident/Orient et son évolution dans la pensée politique et populaire. Adoptant toujours cette même méthode de l'analyse critique du discours, l'auteur va jusqu'à endosser le rôle de modérateur d'une table ronde virtuelle et passionnante entre les Edward Saïd, les Çadeq Jalal Al-Adhm et les Adonis. Mais tant Laroui et son «occident universel» que Hanafi et sa «science de l'occidentalisme», voire encore Al-Adhm et son «orientalisme inversé», tous montrent combien ils restent finalement marqués par l'emprise d'une pensée conditionnée lorsqu'il s'agit de définir ce qu'est pour eux l'Autre ; ne pouvant ainsi éviter de tomber dans l'écueil de la généralisation et des raccourcis conceptuels que bon nombre d'entre eux dénoncent par ailleurs dans leurs œuvres. Or, comme le fait remarquer l'auteur en s'appuyant sur l'apport d'Adonis, l'Occident relève clairement du domaine de l'imaginaire et il appartient à chacun de sauter le pas pour nous en affranchir. Cette libération ne pouvant se concrétiser que dans le choix résolu du dialogue et de «l'observation directe des altérités libérée de tous les miroirs et les prismes déformant qu'offre spontanément la mémoire».

Cet ouvrage est d'une richesse considérable et l'approche choisie par l'auteur n'est pas facile. Sa position d'observateur privilégié et d'observé l'amène à prendre en compte les éléments de subjectivité qui peuvent jaloner la recherche dès lors que l'on se revendique aussi comme élément constitutif du champ de l'étude. Il choisit ainsi d'inscrire sa méthode dans la tradition arabo-musulmane marquée par la négation de l'infaillibilité de l'être humain (Ibn Khaldouïn, Ibn Al-Athîr) tout en faisant appel aussi aux apports de Krishnamuri, d'Edmond Husserl ou d'Edgar Morin qui chacun à leur façon choisissent de «situer le chercheur, la recherche et la matière étudiée dans une unité indissociable et dynamique». C'est donc avec beaucoup d'humilité que l'auteur façonne ses démonstrations et, loupe à la main, il s'impose une rigueur d'enquêteur dans cette traque d'indices de l'Occident, n'hésitant pas à fouiller les coins les plus reculés de la conscience à commencer par la sienne. Les risques sont nombreux de tomber dans l'introspection de soi pour en faire une généralisation mais les garde-fous que s'impose l'auteur en choisissant de nous livrer, preuves à l'appui, les nombreux paramètres qui participent de la représentation donnent à ses développements un cadre scientifique à toute épreuve. Si l'auteur creuse l'événement, dissèque le discours et scrute le comportement, ce n'est que pour mieux révéler les innombrables nuances que renferme la réalité de tel fait historique, de tel écrit ou telle prise de position. Nassib Samir El-Husseini nous invite à ne plus céder aux simplifications que nous impose le poids de la mémoire. Son livre est un appel à tous ceux qui désirent renouveler par le dialogue la

Rencontre avec l'Autre et par-delà avec eux-mêmes et rompre ainsi avec le cycle infernal de l'affrontement psychologique au sein de nos propres imaginaires.

Djamila CHIKHI

*Institut d'Études Politiques
Université de Toulouse, France*

RUSSIE

L'effondrement de l'Empire soviétique.

DE TINGUY, Anne (dir.). *Bruxelles, Établissements Émile Bruylant, Coll. «Organisations internationales et relations internationales», Bruxelles, 1998, 500 p.*

Cet ouvrage aux vingt-quatre auteurs d'horizons très différents a pour objectif d'analyser pourquoi l'URSS s'est effondrée sans avoir été sérieusement ébranlée. Certes, il n'y a pas ici de réponse définitive à cette interrogation majeure, mais des éléments d'explication avec l'idée assez partagée selon laquelle cet empire était depuis longtemps dans l'impasse.

Deux postulats de base seront fréquemment avancés : d'une part, le système est condamné d'avance, le projet fondateur de l'URSS n'ayant jamais coïncidé avec la réalité, développant une politique de puissance sans en avoir les moyens; d'autre part, la mise en évidence d'erreurs fatales commises au moment où Gorbatchev tente d'instaurer «un communisme à visage humain».

Dans une magistrale contribution de synthèse, Anne de Tinguy démontre comment nous avons pu assister en quelques mois, sans défaite mili-

taire, sans explosion majeure de violence et en l'absence de toute tension internationale, à cet effondrement. Pour cette chargée de recherche au CNRS, l'échec du projet idéologique et le mensonge permanent sont les éléments principaux permettant de l'expliquer.

Quand les dogmes deviennent symboliques, quand apparaît la crise de confiance, seuls restent les mythes et les rites qui rendent prémonitoires le diagnostic de 1969 d'Andréi Amalric. Le décalage entre le discours et la réalité, la quasi-absence de progrès dans le secteur de la consommation dès les années 70 avec la montée en puissance de la nomenklatura élitiste entraînent le désengagement individuel (vis-à-vis de la collectivité), le retour du religieux et une extraordinaire méfiance envers le pouvoir.

Pour d'aucuns, l'échec de l'organisation de l'économie joua un rôle déterminant dans l'effondrement de l'URSS, avec les premières difficultés systémiques des années 60, la lourdeur de la planification à caractère impératif dénoncée par Brejnev lui-même à la fin des années 70 et en 1981/82, ainsi que la priorité trop grande accordée au complexe militaro-industriel, provoquant un énorme gaspillage de capital.

Incapable de relever le défi technologique lancé par l'Occident (Robbin F. Laird) ni d'estimer le coût des choix alternatifs et d'opportunité des investissements dans la recherche et le développement dans ce secteur, l'URSS ne put finalement étudier de façon adéquate les différentes voies de développement des nouvelles technologies militaires.